

Allocution de Micheline Tremblay
prononcée le 1^{er} avril 1999 à l'Université Laurentienne

La semaine dernière, lors de la présentation de Roger Bernard à la Journée du Savoir, il disait à quel point le milieu universitaire est dur et compétitif. Je suis d'accord avec cette affirmation et je suis d'autant plus touchée de la générosité, je dirais même de la grandeur d'âme des trois personnes qui ont présenté ma candidature et qui se sont occupées de monter le dossier ce qui n'est pas une mince tâche. Je suis vraiment touchée de l'estime et de l'amitié qu'elles m'ont témoignée par ce geste. C'est la raison pour laquelle je veux les remercier chaleureusement et ces remerciements ne sont pas, pour moi, une simple formalité à remplir mais l'expression sincère de mon IMMENSE RECONNAISSANCE.

Ce sont Julie Boissonneault du Centre d'éducation permanente, Annette Ribordy de l'École de commerce et d'administration et Francine LaFrance de mon département.

Je veux aussi remercier tous mes étudiants et toutes mes étudiantes de même que les collègues qui ont bien voulu témoigner en ma faveur pour l'obtention de ce prix. Je vous en suis très reconnaissante. MERCI BEAUCOUP à vous tous et toutes. Et sachez que je pense chacune des lettres de ce mot qui est vraiment trop court pour exprimer toute ma gratitude: MERCI.

Je suis d'autant plus touchée de l'honneur qu'on me fait aujourd'hui que je retrouve ici toute ma famille. Ma mère qui a 83 ans et qui a tenu à faire le long voyage de Montréal à Sudbury avec mon frère et ma belle-soeur. Il y a aussi ma fille Marjolaine qui est étudiante en littérature, mon fils Étienne-Julien qui est étudiant en

COMPUTER SCIENCES... je dis bien....en COMPUTER SCIENCES et il y a aussi, dans cette salle, Guy Gaudreau mon conjoint et mon appui (pour ne pas dire mon souteneur...) l'une des seules personnes de cette université, avec Julie Boissonneault, avec qui je peux vraiment parler de pédagogie. Merci à ma fille et à mon fils qui me gardent près des réalités de la jeunesse d'aujourd'hui et merci à Guy pour m'aider à traverser les temps difficiles.

On m'a dit que je pouvais parler de n'importe quoi et qu'il n'y avait pas de temps imposé. J'ai donc décidé de vous raconter ma vie. (Assoyez-vous confortablement. Comme j'ai presque atteint l'âge d'or, ça sera long!)

Croyez-le ou non, je suis presque née dans une école. Mon père étant concierge d'école, ma famille habitait un logement dans l'école. Avec mon frère, j'ai donc joué à cache-cache dans l'école, me dissimulant dans les toilettes, sous les pupitres des professeurs ou dans les casiers. J'ai pratiqué le hockey de salon dans la salle de récréation, ai pratiqué la bicyclette dans la cour d'école. J'ai vidé les corbeilles à papier, nettoyé les brosses à tableau, lavé les tableaux., arrosé les magnifiques fougères des religieuses et mis du charbon dans les immenses fournaises.

J'ai donné mes premiers cours les fins de semaine, quand l'école était vide. Je m'infiltrais dans les classes et là, montant sur l'estrade où était le pupitre du professeur (c'était une vieille école qui datait de 1919) j'écrivais au tableau et je faisais répéter les élèves en suivant leur lecture avec la longue baguette de bois. Ceux qui n'écoutaient pas, d'un coup de signal, je les mettais à genoux en avant, sur la 2e marche de l'estrade.

Le vendredi soir, je pénétrais souvent dans le lieu sacré de la bibliothèque pour prendre quelques livres que je lisais avidement durant la fin de semaine et que j'allais replacer à la même place - car il ne fallait pas que les religieuses s'en aperçoive - le dimanche soir venu.

Comme vous le voyez, je connais l'école de fond en comble.

Durant la récréation, quand il faisait trop froid ou qu'il pleuvait, je faisais faux bond à ma classe et m'en allais chez moi ressortant juste au moment où j'entendais la cloche pour reprendre mon rang parmi les autres. Et durant la récréation, je m'amusais à écouter les propos des professeurs qui venaient se CACHER (on était en 1956 environ) dans un petit corridor attenant à notre logement pour fumer sans que les élèves ne les voient. Car à cette époque, les soeurs ne voulaient pas que les élèves voient les professeurs fumer. C'était presque illégal. Et j'ai été scandalisé d'entendre la façon dont certaines d'entre elles parlaient des étudiants : certains étaient arriérés, ou imbéciles ou niochons. C'est en entendant ces propos que je jugeais grossiers et disgracieux que j'ai décidé que JAMAIS, NON JAMAIS je ne serais professeur.

Et en faisant un retour sur ma pratique pédagogique, je crois que ce sont eux, ces propos condescendants et irrespectueux qui m'ont inculqué mon premier principe pédagogique: le RESPECT. Le respect de l'élève, de l'étudiant ou de l'apprenant (pour faire plus moderne) que j'ai devant moi, qu'il soit fort ou faible, tranquille ou dissipé, soumis ou rebelle.

Vous ne me croirez peut-être pas mais à la fin de ma 11e année, j'ai voulu être admise dans le corps policier de Montréal. Mais on ne prenait pas de femmes à cette époque. Et comme les nombre de

métiers ou de professions ouvertes aux femmes, à cette époque, était grandement limité... limité à ce qu'on appelait, avant la lettre - le IBM - c'était Infirmière, Bureau et le M, pour maîtresse d'école - je me suis résignée à m'inscrire à l'école normale. Et je me souviens d'un professeur de pédagogie, Monsieur Guy Richard qui nous avait dit:

Quand on met le pied dans une classe, avant même d'avoir dit un seul mot, 1/3 de la classe nous aime, 1/3 est indifférent et le dernier tiers nous déteste.

J'ai trouvé cela horrible et je me suis dit que je n'accepterais jamais cela. Et que, si un jour j'enseignais, je ferais tout en mon pouvoir pour aller le chercher ce dernier tiers, pour qu'il m'aime. C'était mon deuxième principe pédagogique.

Durant ces quatre années, pour gagner mes études, j'ai travaillé dans un centre appelé le Service d'études dirigées qui avait été mis sur pied par mon frère. Du lundi au vendredi, dans le sous-sol d'une église adjacente à une école primaire, de 16 h à 18 h, on recevait des élèves pour les aider à faire leur devoir et à apprendre leurs leçons. Le samedi après-midi, je donnais des cours de danse folklorique. Malgré cette petite expérience dans l'enseignement, à l'obtention de mon brevet d'enseignement et de mon baccalauréat en pédagogie, j'étais toujours décidé à ne JAMAIS ENSEIGNER. Même si, à l'époque, les commissions scolaire venaient s'installer à l'école pour nous offrir des contrats sur lesquels on n'avait qu'à apposer notre signature, j'ai refusé. J'ai présenté ma candidature à l'École nationale de théâtre. J'ai été refusé. Et je me suis retrouvé, comme par hasard et sans même l'avoir cherché, secrétaire au Service d'éducation permanente de l'Université de Montréal.

Comme si je n'arrivais pas à me sortir des institutions d'enseignement.

On venait de faire accepter un certificat en pédagogie audiovisuelle. Je m'y suis inscrite durant l'été, me disant que si je ne pouvais être devant les caméras, je pourrais peut-être être derrière. Je me suis inscrite aussi à un baccalauréat en littérature, question de mieux connaître le théâtre et de parfaire ma culture. J'étais donc inscrite, grâce à l'aimable complicité de mes employeurs de l'Éducation permanente à deux diplômes en même temps: un le jour, l'autre le soir, les fins de semaine et l'été. J'ai terminé les deux diplômes en 1972.

Comme il me fallait travailler, j'ai fait des demandes d'emploi dans TOUTES les stations de radio et de télévision publiques et privées de Montréal. Aucune réponse, ni même aucune entrevue. En désespoir de cause, j'ai fait deux demandes dans l'enseignement. On m'a offert les deux emplois. J'en ai choisi un et j'ai dû me résigner à enseigner en 7e et 8e années. C'était au Séminaire de Joliette. À la fin de ma 1re année d'enseignement, j'aimais beaucoup mes étudiants. À tel point que lorsque, plus de vingt ans plus tard, j'ai rencontré une d'elles à un congrès en multimédia, j'ai pu lui dire, à son grand étonnement, la place qu'elle occupait et retrouver le nom d'au moins 20 des 30 élèves de ce groupe. Je les aimais aussi à tel point que l'année suivante, en commençant ma 2e année, j'ai dit à mon directeur, Jean-Guy Meagher: mes élèves de cette année sont bien moins beaux que ceux de l'an passé. Et je me souviens encore de sa réponse: «On s'en reparler à la fin de l'année». Et il avait raison car à la fin de l'année, je les trouvais TOUS et TOUTES très beaux.

À la fin de cette deuxième année, je me suis mariée et nous sommes allés vivre à Mont-Saint-Hilaire. C'est sans regret que j'ai

démissionné du poste où l'on m'offrait pourtant une permanence. Je ne voulais pas finir mes jours dans l'enseignement même si l'expérience avait été, somme toute, très positive. Voulant augmenter mes chances de travailler en radio et télévision, je me suis inscrite à un autre certificat en ANIMATION donné durant l'été et les fins de semaine. Étant à Saint-Hilaire, j'ai refait des demandes dans tous les postes de radio et de télévision non seulement de Montréal mais à Sorel, Granby, St-Jean-d'Iberville, Laval... Peine perdue... Aucune réponse, aucune entrevue.

À ce moment-là, les années grasses de l'enseignement étaient terminées et les emplois se faisaient rares particulièrement au primaire ou en enseignement du français au secondaire. Voyant une annonce qui paraissait depuis plusieurs semaines où l'on demandait un professeur de religion à la polyvalente Hyacinthe-Delorme, je me suis résignée à postuler. Croyez-le ou non, j'ai obtenu le poste et ma première leçon devait porter sur les déterminismes de Jésus. J'ai dû téléphoner à mon frère, qui enseignait la catéchèse, pour savoir de quoi il s'agissait. Comme vous le voyez, la destinée me suivait à la trace.

L'année suivante, je suis partie pour le Maroc sans regret, encore là, d'abandonner mon poste. J'y ai rencontré un prêtre, Yvon Langlois, qui y enseignait la psychopédagogie dans le cadre du projet du Centre pédagogiques régionaux pour lequel mon mari travaillait. Et c'est en discutant avec lui que j'ai adopté mon troisième principe pédagogique qui me suit encore aujourd'hui et qui est d'ailleurs très à la mode dans le cadre des nouvelles théories cognitives et constructivistes. Ce principe, le voici:

ON NE TIRE PAS SUR UNE TULIPE POUR QU'ELLE POUSSE.

On peut l'arroser, la mettre au soleil, lui donner de la bonne terre, l'engraisser, mais on ne peut faire plus. C'est la tulipe qui, en elle-même, par elle-même doit être capable de prendre ce qu'elle est, de prendre ce que l'environnement lui offre, de faire l'osmose de tout ce qui lui est offert avec ce qu'elle EST, pour pousser.

Pensant à l'avenir et voulant encore me donner de meilleures armes pour travailler ailleurs que dans l'enseignement, je me suis inscrite au Centre de formation des journalistes de Rabat. Et quand je suis revenue deux ans plus tard, j'ai entrepris un certificat en communication à l'Université de Montréal. Puis une maîtrise en littérature. J'ai alors élargi mes demandes d'emploi: radio, télévision, maisons d'édition, relations publiques, publicité, agent de communication, agent d'information, chercheuse... et j'en passe.

Peine perdue. Aucune réponse, aucune entrevue. Le divorce m'a forcé la main. Me retrouvant seule avec mes deux enfants, j'ai dû accepter de postuler à nouveau dans le secteur de l'enseignement. Première demande, première entrevue, EMPLOI. C'était l'Université du Québec à Chicoutimi où j'ai enseigné le français langue seconde, puis ce furent les COFI, ces Centres de formation et d'orientation des immigrants où j'ai enseigné à des Vietnamiens, Laotiens et Cambodgiens, ces réfugiés de la mer, souvent analphabets, puis le public des chômeurs et des décrocheurs, puis aux madames de Westmount dans un programme de l'Université McGill, puis aux anglophones de Concordia et même à Beijing, en Chine, à l'Université pour le commerce et l'industrie internationale... mais toujours en tant que chargée de cours.

Voyant mes chances limitées d'obtenir un emploi à temps plein et ayant besoin d'un revenu stable, je me suis orientée vers la bureautique pensant pouvoir oeuvrer dans le secrétariat. Je suis allée

suivre une formation en entreprise. Mais savez-vous quel emploi je me suis trouvée, encore une fois? Professeure de traitement de texte au Cegep de Maisonneuve. J'ai commencé à croire à la prédestination. J'enseignais alors parfois jusqu'à 27 heures par semaine mais, à cause des périodes creuses que connaissent tous les chargés de cours, j'arrivais à peine à gagner ma vie.

Pour augmenter mes chances d'obtenir un emploi à temps plein, je me suis inscrite au doctorat et, une fois ma scolarité, mon examen de synthèse et mon projet présenté, j'ai répondu à une annonce de l'Université Laurentienne qui offrait un contrat de 8 mois au département de français. Ensuite un contrat à durée limitée de deux ans. Pendant la dernière année de ce premier contrat, j'ai élaboré, à la demande de mon doyen Jon Gonder, un projet en études cinématographiques. Mon contrat étant terminé, j'ai décidé de rester à Sudbury pour une très bonne raison: j'avais rencontré Guy. De plus, cette ville m'avait donné la chance de faire, bénévolement de la radio, de la télévision et du théâtre, je me trouvais donc très bien et j'ai décidé de rester. Durant cette année, on m'a employé à Radio-Canada pour remplacer, en attendant, deux animateurs qui venaient de partir. J'ai postulé pour obtenir le poste à temps plein. Vous vous doutez de la réponse. NON!

Par contre, Laurier Busque alors à l'emploi de l'École des sciences m'a téléphoné pour m'offrir de travailler dans le cadre du Projet d'excellence pédagogique des francophones de l'Ontario. Expérience de formation des maîtres dans 7 conseils scolaires du nord de l'Ontario: je m'occupais d'une école à Hearst, à Timmins et à Smooth Rock Falls. Et j'y ai appris une stratégie pédagogique qui mettait une théorie sur une forme d'enseignement que j'avais toujours pratiquée. C'était la stratégie du CYCLE 4-MAT qui met l'accent sur le fait que chaque personne a un style d'apprentissage

basé sur la façon dont elle reçoit, emmagasine et traite l'information. Quand on enseigne, il faut, à un moment ou l'autre de l'enseignement comme dans le choix des travaux et les modes d'évaluation privilégiés chacun de ces modes pour donner égale chance à tous et toutes et aussi pour permettre à chacun et chacune de comprendre et de développer les styles avec lesquels il est moins à l'aise. C'est de cette façon qu'on peut avoir un enseignement axé, centré sur la personne.

L'année suivante, le ministère des Collèges et universités ayant accepté de subventionner le programme en études cinématographiques, je suis revenue à l'emploi de la Laurentienne en tant que professeur de cinéma, poste que j'ai occupé de 1990 à 1996. À chaque année, j'ai mis de nouveaux cours sur pied dans cette discipline qui n'était pas ma spécialité et pour laquelle je devais développer de nouvelles stratégies d'enseignement. Ce fut très dur mais l'expérience en valait le coup. Et j'y ai eu de brillants étudiants et étudiantes dont, par exemple Ian Pitblado qui, est passé de sciences politiques à cinéma et qui, faute d'un programme complet à la Laurentienne, a poursuivi son bac à Concordia et a ensuite fait une MA en cinéma en Angleterre. Ian et Stéphane Paquette ont aussi remporté un premier prix de 1 500 \$ en présentant un vidéo qu'ils avaient réalisé dans le cadre d'un cours à la Laurentienne, dont Yves Rainville, qui travaille maintenant à Radio-Canada, Pierre Séguin qui, je crois, a maintenant sa propre firme de production, et j'en passe, ne pouvant tous les citer. Ce programme en cinéma, j'y tenais et vous comprendrez ma profonde déception quand l'administration a décidé d'y mettre la hache. Par ce geste, c'est comme si l'administration de la Laurentienne venait de rayer d'un coup de plumeau 5 années de travail acharné. Cinq années de ma vie partaient en poussière. Un autre programme élaboré par André Blanchard et moi a été accepté par le Sénat en

1996 en communication audiovisuelle et multimédia. Mais l'administration n'a jamais voulu investir dans ce projet qui, pourtant trouverait de nombreux preneurs. En voyant le peu d'enthousiasme de l'administration à appuyer des programmes axés sur la technologie de l'image, je me demande encore comment cette Université pourra se dire d'ici 4 ans l'Université la plus INNOVATRICE du Canada.

Pour atteindre cet objectif, il faut plus que livrer des cours par internet ou par vidéoconférence. Il faut surtout offrir des programmes modernes qui répondent aux besoins du milieu du travail actuel et à venir. Comme je le disais au tout début, mon fils étudie en **COMPUTER SCIENCES** et non en **INFORMATIQUE**. Comment une université qui se veut bilingue et axée sur l'avenir n'accepte-t-elle pas d'investir dans un programme en français en informatique ou dans un autre pour former des concepteurs de documents multimédias. L'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, pourtant beaucoup plus petite la Laurentienne, l'a compris puisqu'elle a ouvert l'an dernier un programme dans cette discipline. À Montréal, 3 Cégeps offriront ce programme en septembre prochain. Le Cégep de Maisonneuve a 50 places disponibles pour le nouveau DEC en multimédia : ils ont eu 650 demandes. J'espère donc que l'Université Laurentienne sortira de sa léthargie et qu'elle acceptera d'investir de l'argent là où le marché du travail est en quête d'experts.

Après cette courte digression, je reviens à l'histoire de ma vie. Malgré mon désir de sortir de l'enseignement, j'ai toujours aimé la pédagogie: savoir comment on apprend, qu'est-ce qui se passe dans le cerveau quand on apprend, quels sont les moyens que l'on peut utiliser pour favoriser l'apprentissage. Les approches behavioristes, technologiques, humanistes, cognitives, sociocognitives,

constructivistes ont toutes, selon moi, quelques chose à nous apporter. Et pour mon quatrième principe pédagogique que j'ai découvert moi-même, je dirais qu'il n'y a pas de BONNES MÉTHODES mais que de bons professeurs.

Si j'ai tant hésité à opter pour l'enseignement c'est que la vision du maître comme celui qui détient le SAVOIR, un savoir à transmettre, qui montre LA BEAUTÉ ou la VÉRITÉ et qui impose sont AUTORITÉ, cette vision qui persiste encore trop souvent, malheureusement, n'a jamais correspondu à MA vision non seulement de l'enseignement mais de l'ÉDUCATION et du respect que l'on doit à la personne.

En tant qu'enseignante ou professeur, je me suis toujours vue non pas comme la détentrice d'un savoir à transmettre, ni comme celle qui possède LA vérité, ni non plus comme l'AUTORITÉ à respecter, je me suis toujours vue comme un OUTIL entre les mains de ceux qui veulent apprendre, un outil qu'ils peuvent et doivent utiliser. Je les invite d'ailleurs à utiliser, je dirais même à exploiter cet outil que je suis de la façon dont ils le veulent. Je suis le marteau dont ils peuvent s'aider pour ENTRER LEUR clou dans le savoir, la connaissance. Je suis un projecteur qu'ils peuvent diriger pour mieux découvrir LEUR vérité. Et je suis surtout une AIDE, une ASSISTANTE, une PERSONNE-RESSOURCE que l'on doit certes respecter, mais avec laquelle on peut discuter, que l'on peut interroger, remettre en question, contester. Je voudrais être, pour mes étudiants et étudiantes, une fronde, un arc, une arbalète qu'ils utilisent pour se propulser plus loin dans toutes les formes du savoir.

Avant de terminer, je me permets une seconde digression à cette histoire de ma vie. Elle concerne la culture universitaire, une culture qui trop souvent lève le nez sur la pédagogie et sur la

performance du maître en salle de classe. Quand j'ai commencé à enseigner à ce niveau, j'ai été étonné de peu d'importance qu'on lui accordait. Je dois même dire que j'ai toujours senti un certain mépris face à l'enseignement alors que la recherche est auréolée et vénérée. Ce mépris, je l'ai vécu difficilement. Se sentir un déchet, une moins-que-rien, n'est jamais agréable. Et j'ai voulu souvent quitter le milieu universitaire à cause de ce dédain.

Et, malgré la joie que j'ai de l'honneur qu'on me fait aujourd'hui en me décernant le prix d'excellence en enseignement, je me demande si ce prix n'est pas qu'une façon, pour l'université, de se donner bonne conscience face à l'importance de l'enseignement dans ses murs. Car, dans la culture universitaire, l'enseignement demeure encore, malheureusement, UN MAL NÉCESSAIRE.

Quel professeur d'université pourrait obtenir sa titularisation sur la seule base de la qualité de son enseignement? Alors qu'il est possible de l'obtenir sur la seule base de la publication. Il me semble pourtant que la formation des esprits est au moins aussi importante que la publication d'un livre.

Rares sont les endroits à la Laurentienne où l'on peut vraiment discuter de pédagogie. Abstraction faite de l'École des sciences de l'éducation, en fait, un seul endroit m'a fourni cette occasion. C'est à l'éducation permanente. Et je tiens ici à rendre hommage à des gens comme Denis Mayer, Yves Tassé, Julie Boissonneault -- pour ne nommer que ceux-là - pour qui l'enseignement est important. Tellement important qu'on y consacre des fonds pour un poste de conceptrice pédagogique que j'ai d'ailleurs occupé pendant un an. J'espère que l'éducation permanente trouvera l'appui financier nécessaire pour non seulement maintenir ce poste qui n'est encore que contractuel mais pour le transformer en poste permanent.

Ma retraite approche, et je la prépare en suivant une maîtrise en pédagogie de la formation à distance à la télé-université car j'aimerais profiter de ma retraite pour faire de la conception pédagogique de cours à distance ou encore, pour être tutrice de cours à distance. Comme vous le voyez, après m'être résignée à enseigner, je choisis maintenant l'enseignement comme étant la place, le lieu où je suis bien.

Et après être née à l'école, je crois bien que je vais y mourir.